Document généré le 4 août 2025 07:00

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Robert Lalonde, Jean Désy, André Pronovost

Yvon Paré

Numéro 144, hiver 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65694ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2011). Compte rendu de [Robert Lalonde, Jean Désy, André Pronovost]. *Lettres québécoises*, (144), 32–33.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

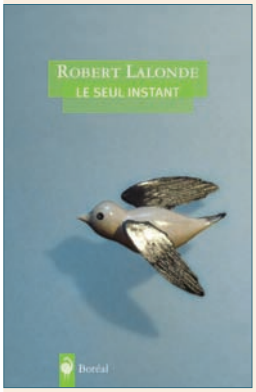
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par YVON PARÉ



✪✪✪✪

ROBERT LALONDE

Le seul instant

Montréal, Boréal, 2011, 120 p., 17,95 $.

Robert Lalonde explore le monde

Robert Lalonde revient à la manière de *Iotékha*, au *Monde sur le flanc de la truite* et à *Où vont les sizerins flammés en été ?* avec *Le seul instant*. Des lectures, des réflexions et des découvertes qui s'enchevêtrent d'une belle manière.

Du 15 mai au 15 septembre 2009, l'écrivain s'installe à Sainte-Cécile-de-Milton. Il pleut quasi tous les jours. Un été de nuages avec un soleil timide. Il se rabat sur certaines lectures, l'écriture et quelques travaux. Et il y a ce ciel barbouillé qu'il tente de peindre.

> *J'essaie encore, cette fois à la gouache. Il me faut parvenir à confisquer ce continuel ciel de pluie qui commence à me taper sur les nerfs. Bien sûr, c'est plus facile — à tout le moins pour partir. Je mélange les bleus, les gris, un soupçon de noir avec le blanc opalin et badigeonne ou, plutôt, tamponne à l'éponge la feuille de ma mixture charbonneuse, labile, grossièrement orageuse.* (p. 41)

ROBERT LALONDE

Il n'en fera qu'un gâchis, mais qu'importe !

Lecture

L'écrivain fréquente Teilhard de Chardin, Oscar Wilde, Enrique Vila-Matas et Wittgenstein. Les livres traînent partout et il y puise au hasard de ses occupations ou de ses préoccupations. Ils sont nombreux, les compagnons qui le houspillent et le figent entre deux gestes.

> *Je ferme les yeux et me récite à voix basse ces mots de Jacques Rivière, qui a lui aussi dix-sept ans et qui écrit à son ami Alain-Fournier — je les ai lus hier et les ai appris par cœur, comme autrefois mes prières : « Le bonheur n'est que cette palpitation précaire de la main tendue vers son bien. Ce n'est que cela. Et rien ne permet d'appeler autre chose le bonheur, puisque nous ne connaissons que cela. »* (p. 15)

Des jours où il oscille entre les tentatives d'écriture, les tableaux, des randonnées, des instants magiques où il surprend les chevreuils dans un boisé ou la paruline, véritable éclat de lumière dans la grisaille du jour. L'étang l'attire, la lisière du bois, le lointain comme le proche. Il va en suivant le chien, le chat qui disparaît et revient. Il explore la forêt parce que « lire, c'est traduire ». Une méditation devant le monde familier et toujours étonnant.

Quête

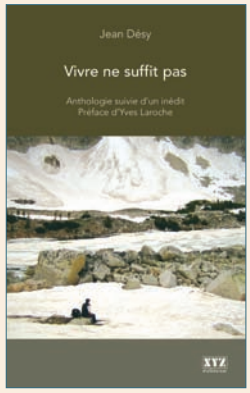
L'écriture est un outil pour comprendre peut-être, trouver un peu de repos.

> *Ça se passera un jour de pluie, et il y aura des chats impatients, des mouches agaçantes, une vilaine brumasse accrochée aux arbres. Il y aura du désespoir, de la désolation, un soleil absent depuis trop longtemps. Et il y aura un personnage — moi et pas moi — à qui je donnerai des yeux doux et un cœur triste, un cœur faible, mais fidèle.* (p. 79)

Un questionnement qui se retourne contre soi, une quête qui se modifie tous les jours.

> *Qui suis-je, au fond ? Un guetteur, un pisteur, un espion et un mouchard : un écrivain. Pour le reste, je suis comme chacun, celui qui se met en file, obéit et espère ressortir vivant (et toujours capable de voir) des échauffourées quotidiennes.* (p. 68)

L'écrivain nous entraîne dans l'hésitation où la vie trouve son sens et sa plénitude. Il faut prendre le risque de suivre Robert Lalonde. Plonger dans l'un de ses carnets, c'est tout délaisser pour trouver un ami qui se confie et se livre sans retenue. Une expérience existentielle chaque fois. Le récit présente aussi des pastels et des aquarelles de l'auteur. Une autre manière d'explorer son monde.



✪✪✪

JEAN DÉSY

Vivre ne suffit pas

Montréal, XYZ, 2011, 142 p., 14 $

Désy le chercheur de sens

Vivre ne suffit pas de Jean Désy regroupe des textes choisis par André Bresson, Yves Laroche et André Trottier. Des écrits qui tentent d'effleurer l'essentiel, de trouver un sens à la vie.

« Toute l'œuvre de Jean Désy, pétrie d'un amour exigeant pour l'univers et l'humain, est un mouvement dialectique entre des forces moins contraires que complémentaires, un va-et-vient nécessaire, difficile, fécond, entre la science et la spiritualité, entre la solitude et le commerce des humains, entre la méditation et l'action, entre la ville et la nature, entre le Nord et le Sud, entre l'Orient et l'Occident, entre la lecture et l'écriture, entre vivre et créer », affirme Yves Laroche dans sa courte préface.

On ne saurait mieux présenter ce médecin, poète, romancier, essayiste, aventurier, enseignant et philosophe. En fait, Jean Désy est un humaniste qui jongle avec des questions qui hantent l'humanité depuis la nuit des temps.

Quête

Trouver du sens, une direction, un certain apaisement peut-être, effleurer une certitude que les poètes et les penseurs pourchassent en risquant le tout pour le tout.

Je crois en la vie après la mort, mais avec la mort dans l'âme de n'avoir aucune explication logique ou cohérente à fournir, devant faire face au néant présenté par toute une pensée moderne, par tant de philosophes, par certains grands amis aussi, eux qui, au fond, vivent l'existentialisme agnostique de la manière la plus vraie, manière de vivre que je partage au quotidien, je le sais, mais que je rejette, au fond de moi, pour d'irrationnelles raisons. (p. 25)

Désy s'attarde à certains écrivains, les poètes surtout, ces inventeurs de langage, ces illuminés que sont Saint-Denys Garneau ou Arthur Rimbaud. Des philosophes aussi qui tentent de voir loin, au delà de la réalité qui nous cerne et nous étouffe souvent.

J'ai à tout moment remis en question ma place dans le monde en tant qu'écrivain, sachant que par-delà les mots qui disent la beauté du monde, il y a la beauté elle-même et que les mots ne peuvent suffire. Les mots ne sont que les manifestants de la beauté du monde. Ils servent à transmettre l'idée, puis la réalité de la beauté du monde. Les mots et le langage ne sont pas premiers ; c'est l'amour et la vie amoureuse des êtres qui importent. Après, après seulement, la poésie peut prendre la place qui lui revient. J'ai cependant accepté de jouer le jeu de ma vie parce que ma parole peut voguer, à travers la parole des autres. C'est pourquoi j'écris. (p. 69)

JEAN DÉSY

Ses angoisses se calment quand il se retrouve dans le Nord où la nature force les êtres humains à se dépasser, à échapper à leur médiocrité et à puiser au plus profond d'eux-mêmes.

Des textes importants qui heurtent et poussent le lecteur dans ses derniers retranchements. C'est pourquoi il est difficile de terminer la lecture de certains écrits de Jean Désy. Ils vous hantent. Le genre de livre qui vous suit toute une vie et vers lequel on revient quand on n'est plus sûr de ses pas et de la direction à prendre. Jean Désy est unique par ses questionnements et sa manière de secouer la vie. Un écrivain nécessaire, un cheminement exemplaire.

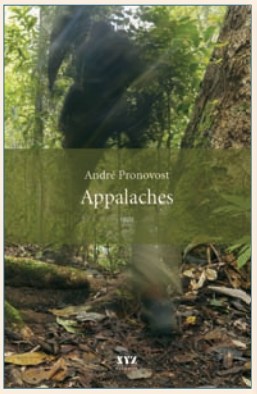
✪✪✪

ANDRÉ PRONOVOST
***Appalaches*,**
Montréal, XYZ, 2011, 298 p., 28 $.

Voyage au bout de soi

André Pronovost parcourait, il y a plusieurs années, le sentier des Appalaches. Une aventure qui lui a fait traverser treize États américains. Cinq mois de marche, mais peut-être aussi l'aventure d'une vie.

À l'aube de 1978, mon vieux rêve de couvrir en entier les deux mille milles de l'Appalachian Trail était devenu envahissant. J'avais besoin de me retrouver, de passer à autre chose, et que le diable emporte le reste ! Je partirais en février. À la mi-février, et en cinglant du sud au nord, de la Géorgie au Maine. Avec le printemps, quoi. (p. 11-12)



ANDRÉ PRONOVOST

Une véritable épreuve physique l'attend, des conditions souvent difficiles. Le marcheur doit combattre le froid, la neige et la grêle ; le vent, la chaleur, la pluie et les moustiques. Tout ce que l'on peut imaginer quand on ose s'aventurer dans des régions isolées.

Tout cela pour oublier un amour impossible, une thèse sur la psychologie animale qui bat de l'aile.

Les longues marches, les montées, les descentes, les nuits glaciales dans des abris où les moufettes et les souris font la loi ont de quoi faire hésiter les plus courageux. L'écrivain, en affrontant les éléments, apprivoise la solitude, jongle avec certaines questions existentielles qui pèsent parfois plus que son sac à dos. On ne peut s'empêcher de penser à Jack Kerouac, aux *Anges vagabonds* surtout.

Rencontres

L'aventure devient rapidement une marche à travers le temps et l'histoire de l'Amérique. Le voyageur croise des gens habités par des croyances qui leur permettent de vivre en paix ou qui cherchent un sens à leur existence.

Je suivis la piste d'un ours entre le col de Spanish Oak et le sommet chauve et baigné de lumière de Snowbird Mountain, et à midi, après douze milles de marche allègre, me voilà en présence d'un type pas très vieux, pas très grand, à la figure rude et hâlée comme du poisson séché, aux yeux insondables, aux cheveux de jais, aux dents aussi blanches que celles de son chien. S'agissait-il de Lee Eagle, l'Amérindien winnebago qui pousse son mythe d'un pôle à l'autre de cette longue piste des Appalaches ? (p. 81-82)

Ils partagent un repas, un abri et chacun repart en ayant comme but d'atteindre le prochain relais ou la prochaine agglomération pour faire des provisions. Dans ces villages et ces petites villes, le marcheur fait la connaissance de gens qui l'aident sans rien demander en retour. Des êtres exceptionnels, des hommes et des femmes qui le bousculent. À son retour sur la piste, il connaît de véritables moments d'euphorie et d'extase.

André Pronovost aura vécu une expérience humaine incomparable, une sorte de voyage initiatique qui lui permet d'aller au fond des choses et de découvrir l'âme des États-Unis d'Amérique.

L'écrivain a eu raison de rééditer ce récit échevelé, troublant et unique. Absolument fascinant.